

musée barbier-mueller, genève

La beauté éphémère du wabi-sabi

Le musée genevois propose une collaboration inédite avec le photographe et reporter Steve McCurry. L'exposition joue sur les synergies formelles entre des images tirées de l'actualité et des objets lointains puisés dans la collection. Au fil de la visite se créent des dialogues improbables où la beauté se révèle libérée de toutes normes.

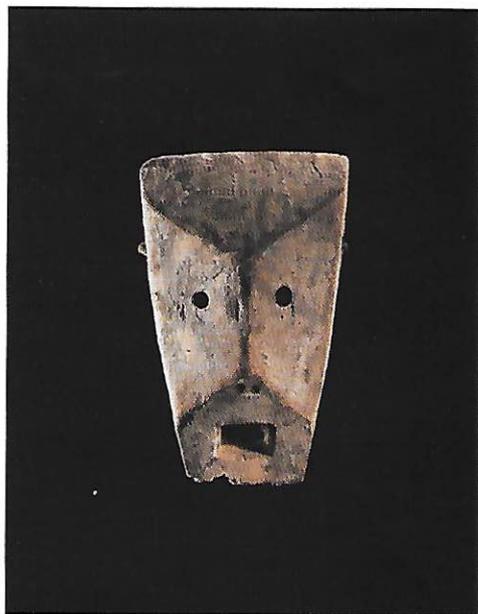
Le wabi-sabi est à l'opposé de l'idéal occidental de la beauté pérenne. Rien de monumental ou de spectaculaire dans cet emprunt à la culture japonaise qui laisse place à l'incomplétude et à la diversité. Accommodée au quotidien et aux arts, cette philosophie ancestrale préconise une esthétique simple, unique et transitoire. Une approche qu'explore le Musée Barbier-Mueller avec son exposition « Wabi-sabi, la beauté dans l'imperfection » organisée autour d'une trentaine de photographies grand format de Steve McCullum. La présentation associe chaque cliché à une pièce de la collection. Un projet curatorial plutôt délicat pour une institution abritant

l'un des plus riches ensembles d'arts des cultures du monde, évoquer des similitudes entre des médiums aussi différents pourrait tomber dans une lecture formelle trop littérale. Les rapprochements libres de toutes références culturelles étonnent pourtant par des parentés presque évidentes. Les torsions d'un arbre, un voile emporté par le vent, les ruines d'une citadelle ou les traces laissées par le temps - même celles factices des décors de Cinecittà - trouvent étrangement une résonance dans les ornements, masques ou sculptures d'arts lointains. Un brassage d'époques et de provenances qui faire croire à l'éveil d'un souvenir. Pour le visiteur, c'est une invitation à simplement imaginer et partir à

la découverte du potentiel narratif de ces objets et images du monde en dehors de toute approche historique.

Une dimension humaine

Steve McCurry s'est illustré par des reportages en zones de conflits. Tout le monde se souvient encore de cette fameuse image de la réfugiée afghane aux yeux verts prise dans un



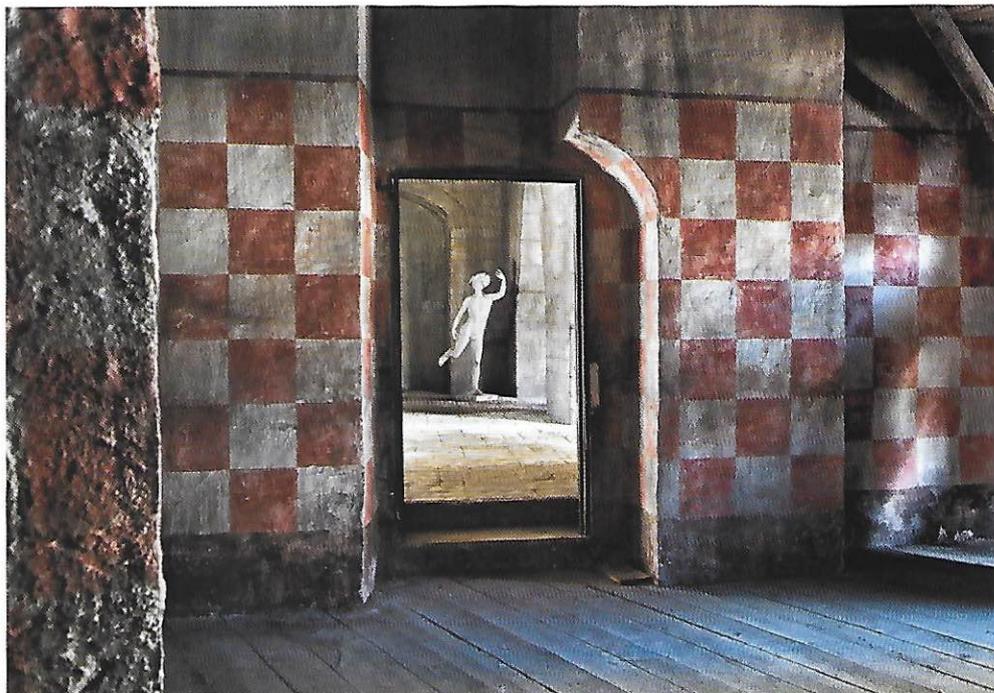
Masquette « lukwakongo ». Lega. République démocratique du Congo. XXe siècle. Bois blanchi. H. 15,5 cm. Inv. 1026-465. Musée Barbier-Mueller. Photo Studio Ferrazzini Bouchet.



Steve McCurry, « Un homme marche dans des ruines ». Kaboul, Afghanistan, 2003. © Steve McCurry.

camp au nord du Pakistan. Devenue iconique dès sa publication en couverture du « National Géographique » en juin 1985, elle marque le début d'une carrière maintes fois récompensée. Le photographe recevra notamment la médaille d'or Robert Capa, le prix de la National Press Photographers Association et, fait sans précédent, quatre premiers prix au concours du World Press Photo. Son immersion dans le vécu de ses sujets y est certainement pour quelque chose. Lorsqu'il entre clandestinement en Afghanistan, peu avant la fermeture des frontières aux journalistes occidentaux par les troupes soviétiques, il se mêlera à des moudjahidin avec qui il partagera plusieurs semaines, offrant pour la première fois un visage humain à cette invasion, tout en posant la question des réfugiés de guerre sans misérabilisme.

Âgé aujourd'hui de 71 ans, l'Américain a sillonné le monde en homme de terrain, rapportant des sujets de guerre mais aussi des clichés sur les cultures en voie de disparition, les traditions anciennes et leur confrontation à la modernité, en particulier ceux étonnants du Sud et Sud-Est asiatique. Son sens de l'observation est aiguisé par le besoin de visiter les sites à plusieurs reprises, témoin cette image spectaculaire du Temple inachevé de Mingun en Birmanie. Le cadrage du monument en brique laisse penser que les fissures, provoquées par des tremblements de terre lors de sa construction, partent de l'intérieur même de l'espace sacré pour s'élever tels des éclairs jusqu'au ciel hors champ. Un inachèvement auquel répond deux petits vases égyptiens à la forme parfaite et fragile en calcite joliment striés à l'horizontal.



Steve McCurry, « Studios de cinéma Cinecittà ». Rome, Italie, 2017. © Steve McCurry.

l'exposition genevoise. Un arbre à la courbe extraordinaire s'élève vers le ciel en zigzag, à gauche une chèvre s'y abrite du soleil tout en observant un enfant s'amusant à faire rouler un pneu, à droite les branches protègent une parcelle d'herbe tendre. Ce moment est le résultat d'une observation quotidienne et pas seulement du hasard. De sa tente placée à proximité, il a remarqué l'activité du lieu et les éclairages à différents moments du jour ou de la nuit jusqu'à tomber sur cet instant. Le cliché est placé en regard d'une épée aux angles saillants, une arme en métal provenant du Burkina Faso ou de la Côte d'Ivoire. Une force de combat, peut-être à l'instar de cette puissance de vie du végétal dans une contrée aride. Le visage peint d'un garçon du village, pris lors d'une cérémonie, entre en dialogue avec un masque facial à la tignasse crépue du Congo. La ressemblance entre ces deux mines

ge pour créer un instantané presque abstrait de la réalité. Un univers silencieux et énigmatique que souligne d'une manière inhabituelle certains clichés, comme cet homme marchant à grand pas dans les ruines de Kaboul en 2003. Placé à côté, le masque miniature à facette couleur terre du Congo semble pousser un cri de douleur. Dans l'éventail des sensibilités que propose le parcours, les émotions sont aussi douces et joyeuses. Plus proche d'aujourd'hui, ce jeune Cubain qui s'élance dans la rue en roller, entamant un mouvement repris presque en cœur par une figure en fer forgé du Ghana.

L'exposition nous convie à une expérience esthétique et créative. Le rapprochement entre les photographies de Steve McCurry et les pièces de la collection Barbier-Mueller met en lumière une humanité partagée, une voie commune. Car, comme l'affirme le photographe, nous sommes tous liés et partageons davantage de points communs que de différences dans le monde.

Nadia El Beblawi

quelque peu maussades surprend. Les portraits ont pour beaucoup fait la renommée de Steve McCurry donnant aux cultures des sept continents une présence peu commune.

Parfois, les courbes des corps font écho au contexte bâti ou aux lignes naturelles du paysa-

Steve McCurry & Musée Barbier-Mueller Genève
Wabi-Sabi, la beauté dans l'imperfection
Exposition jusqu'au 23 août 2021
www.barbier-mueller.ch



Masque-planche « nwantantay ». Bwa, Burkina Faso, XXe siècle. Bois dur polychrome (noir, blanc et rouge). H. 203 cm. Anc. coll. Josef Mueller, acquis d'Emil Storrer en 1953. Inv. 1005-10. Musée Barbier-Mueller. Photo Studio Ferrazzini Bouchet.

Un parcours sensible

Le photographe transcrit à merveille des moments simples qu'il met en valeur par sa maîtrise de la composition et des lumières. En 2014, il passe une semaine dans un village du peuple Suri de la Vallée de l'Omo en Éthiopie et prend plusieurs clichés, dont deux font partie de